

Jacques Lacan - Les Formations de l'Inconscient - séance 1 - 6 novembre 1957

Transcription artisanale et singulière établie d'après la version sonore originale disponible en archive sur Lutecium

Nous avons pris cette année pour thème de notre séminaire les formations de l'inconscient. Ceux d'entre vous, et je crois que c'est le plus grand nombre, qui étaient hier soir à notre séance scientifique, sont déjà au diapason, à savoir qu'ils savent que les questions que nous allons poser concernent cette fois d'une façon directe, la fonction dans l'inconscient de ce que nous avons au cours des années précédentes, élaboré comme étant le rôle du signifiant.

Un certain nombre d'entre vous - je m'exprime ainsi parce que mes ambitions sont modestes - j'espère ont lu l'article qui est dans le troisième numéro de *La Psychanalyse*, que j'ai fait passer sous le titre de *L'instance de la lettre dans l'inconscient [ou la raison depuis Freud]*. Ceux qui auront eu ce courage seront bien placés, voire mieux placés que les autres, pour suivre ce dont il va s'agir. Au reste il semble que c'est une prétention modeste que je puis avoir, que vous, qui vous donnez la peine d'écouter ce que je dis, vous vous donniez aussi celle de lire ce que j'écris, puisqu'en somme c'est pour vous que je l'écris. Ceux qui ne l'ont pas fait, donc, feront tout de même mieux de s'y reporter, d'autant plus que je vais tout le temps m'y référer. Je suis forcé de supposer connu ce qui a déjà été une fois énoncé. Enfin pour ceux qui n'ont aucune de ces préparations, je vais vous dire ce à quoi je vais me limiter aujourd'hui, ce qui va faire l'objet de cette leçon d'introduction à notre propos.

Je vais vous rappeler dans un premier temps, d'une façon forcément brève, forcément allusive puisque je ne peux pas recommencer, quelques points ponctuant en quelque sorte ce qui les années précédentes amorce, annonce ce que j'ai à vous dire sur la fonction du signifiant dans l'inconscient.

Ensuite, ceci pour le repos de l'esprit de ceux que ce bref rappel pourra laisser un peu essoufflés, je vous expliquerai ce que signifie ce schéma auquel nous aurons à nous reporter dans toute la suite de notre expérience théorique cette année.

Enfin je prendrai un exemple, le premier exemple dont se sert Freud dans son livre sur le trait d'esprit, non pas pour l'illustrer, mais pour l'amener parce qu'il n'y a de trait d'esprit que particulier, il n'y a pas de trait d'esprit dans l'espace abstrait. Et je commencerai de vous montrer à ce propos, comment le trait d'esprit se trouve la meilleure entrée pour notre objet, à savoir les formations de l'inconscient. Non seulement c'est la meilleure entrée, mais, je dirai aussi que c'est la forme la plus éclatante sous laquelle Freud lui-même nous indique les rapports de l'inconscient avec le signifiant et ses techniques⁽¹⁾.

Je vous rappelle donc d'abord, puisque ce sont là mes trois parties, et vous savez donc à quoi vous en tenir sur ce que je vais vous expliquer, ce qui vous permettra du même coup de ménager votre effort mental, que la première année de mon séminaire a consisté essentiellement à propos des écrits techniques de Freud, à vous introduire la notion de la fonction du symbolique comme seule capable de rendre compte de ce qu'on peut appeler la détermination dans le sens, ceci étant la réalité que nous devons tenir comme fondamentale de l'expérience freudienne.

Ainsi, je vous le rappelle, la détermination dans le sens n'étant rien d'autre en cette occasion qu'une définition de la raison ; je vous rappelle que cette raison se trouve au principe même de la possibilité de l'analyse, et que c'est bien précisément parce que

quelque chose a été noué à quelque chose de semblable à la parole, que le discours peut le dénouer.

A ce propos je vous ai marqué la distance qui sépare cette parole, en tant qu'elle est remplie par l'être du sujet, du discours vide qui bourdonne au-dessus des actes humains, eux-mêmes rendus impénétrables par l'imagination de ces motifs rendus irrationnels, précisément en tant qu'ils ne sont rationalisés que dans la perspective moïque de la méconnaissance.

Que le moi lui-même soit fonction de la relation symbolique et puisse en être affecté dans sa densité, dans ses fonctions de synthèse, toutes également faites d'un mirage, mais d'un mirage captivant - ceci vous l'ai-je rappelé également dans la première année - est possible seulement à raison de la béance ouverte dans l'être humain par la présence biologique originelle chez lui, de la mort, en fonction de ce que j'ai appelé la prématuration de la naissance. Ceci est le point d'impact de l'intrusion symbolique et voilà où nous en étions arrivés au joint de mon premier et de mon second séminaire.

Le second séminaire vous rappellerai-je, a mis en valeur ce facteur de l'insistance répétitive comme venant de l'inconscient, consistance [insistance] répétitive que nous avons identifiée à la structure d'une chaîne signifiante. Et c'est ce que j'ai essayé de vous faire entrevoir en vous donnant un modèle sous la forme de la syntaxe dite des **abgd** dont vous avez un exposé qui, malgré les critiques qu'il a reçues, certaines motivées - il y a deux petits manques qu'il conviendrait de corriger dans une édition ultérieure - me semble être un résumé sommaire sur le sujet de cette syntaxe, qui doit pouvoir, et encore pour longtemps, vous servir⁽²⁾. Je suis même persuadé qu'il se modifiera en vieillissant, et que vous y trouverez moins de difficultés à vous reporter dans quelques mois, voire à la fin de cette année, que maintenant.

Ceci pour vous rappeler ce dont il s'agit dans cette syntaxe dite **abgd**, pour répondre aussi aux efforts louables qu'ont faits certains pour en réduire la portée, ce qui, en tout cas pour eux, est une occasion de s'y éprouver ; or c'est précisément tout ce que je cherche, de sorte qu'en fin de compte quelque impasse qu'ils [y] aient trouvée, c'est tout de même à cela que ça leur aura servi, à cette gymnastique que nous aurons l'occasion de trouver dans ce que j'aurai lieu de leur montrer cette année... Je vous fais remarquer qu'assurément, comme ceux qui se sont donné cette peine me l'ont souligné, et écrit même, chacun de ces termes des **abdg** est marqué d'une ambiguïté fondamentale, mais que c'est précisément cette ambiguïté qui fait la valeur de l'exemple.

Nous sommes d'ailleurs ainsi entrés dans ces groupements, dans la voie de ce qui fait actuellement la spéculation de ce qu'on appelle les recherches sur les groupes et les ensembles, leur point de départ étant essentiellement fondé sur le principe de partir de structures complexes dans lesquelles les structures simples ne se présentent que par des cas particuliers. Or précisément, je ne vous rappellerai pas comment se sont engendrées les petites lettres, mais il est certain que nous aboutissons, après les manipulations qui permettent de les définir, à quelque chose de fort simple, chacune de ces lettres étant définie par les relations entre eux des deux termes de deux couples, le couple du symétrique et du dissymétrique, du dissymétrique et du symétrique, et ensuite le couple du semblable au dissemblable, et du dissemblable au semblable.

Nous avons donc là ce groupe minimum de quatre signifiants qui ont pour propriété que chacun d'eux soit analysable en fonction de ses relations avec les trois autres,

c'est-à-dire - pour confirmer au passage les analyses de Jakobson, et d'ailleurs son propre dire quand je l'ai rencontré récemment - le groupe minimum de signifiants nécessaires à ce que soient données les conditions premières élémentaires de ce qu'on peut appeler l'analyse linguistique. Or vous le verrez, cette analyse linguistique a le rapport le plus étroit avec ce que nous appelons l'analyse tout court ; elles se confondent même ; elles ne sont pas essentiellement, si nous y regardons de près, autre chose.

Dans la troisième année de mon séminaire, nous avons parlé de la psychose en tant qu'elle est fondée sur une carence signifiante primordiale, et nous avons montré ce qui survient de subduction du réel quand, entraîné par l'invocation vitale, il vient prendre sa place dans cette carence du signifiant dont on parlait hier soir sous le terme de *Verwerfung*, et qui j'en conviens, n'est pas quelque chose qui soit sans présenter quelques difficultés. C'est pour cela que nous aurons à y revenir cette année, mais je pense que ce que vous avez compris dans ce séminaire sur la psychose, c'est que, sinon le dernier ressort, du moins le mécanisme essentiel de cette réduction de l'Autre, du grand Autre, de l'Autre comme siège de la parole, à l'autre imaginaire est cette suppléance du symbolique par l'imaginaire et même comment nous pouvons concevoir l'effet de totale étrangeté du réel qui se produit dans les moments de rupture de ce dialogue du délire, par quoi seulement le psychosé peut soutenir en lui ce que nous appellerons une certaine intransitivité du sujet, chose qui nous paraît, quant à nous, toute naturelle - Je pense, donc je suis, disons-nous intransitivement. Mais assurément c'est là la difficulté pour le psychosé, précisément dans la mesure de cette réduction de la duplicité de l'Autre avec le grand A, et de l'autre avec le petit a, de l'Autre siège de la parole et garant de la vérité, et de l'autre duel qui est celui en face de qui il se trouve comme étant sa propre image. Cette disparition de cette dualité est précisément ce qui donne au psychosé tant de difficulté à se maintenir dans un réel humain, c'est-à-dire dans un réel symbolique.

Je rappellerai enfin que dans cette troisième année, j'ai illustré cette dimension de ce que j'appelle le dialogue, en tant qu'il permet au sujet de se soutenir, par l'exemple de la première scène d'*Athalie*, ni plus ni moins. C'est un séminaire que j'aurais bien aimé reprendre pour l'écrire si j'en avais eu le temps ; je pense néanmoins que vous n'avez pas oublié l'extraordinaire dialogue de cet Abner qui s'avance ici comme le prototype du faux-frère et de l'agent double, qui vient en quelque sorte tâter le terrain dans la première annonce de - *Oui, je viens dans son temple* - et qui fait résonner je ne sais quelle tentative de séduction ; admirez comme c'est extraordinaire ! Il est vrai bien entendu que la façon dont nous l'avons couronné nous fait oublier un peu toutes ces résonances ; et je vous ai souligné comment le grand prêtre allait de quelques signifiants essentiels - "Les dieux restés fidèles", "dans toutes ses menaces", [*Et Dieu resté fidèle en toutes ses menaces*], "promesse du ciel" , "pourquoi renoncez-vous ?". Le terme de "ciel" et quelques autres mots bien sentis ne sont essentiellement rien d'autre que des signifiants purs. Je vous en ai souligné le vide absolu. Il embroche, si je puis dire, son adversaire, au point de n'en faire plus désormais que ce dérisoire ver de terre qui est allé reprendre, comme je vous le disais, les rangs de la procession, et de servir d'appât à Athalie qui finira dans ce petit jeu, comme vous le savez, par succomber.

Cette relation du signifiant avec le signifié, si visible, si sensible, dans ce dialogue dramatique, est quelque chose à propos de quoi je vous ai parlé de référence au schéma célèbre de Ferdinand de Saussure : le courant, ou plus exactement le double flot parallèle - c'est ainsi qu'il nous le représente du signifiant et du signifié comme étant distincts et voués à un perpétuel glissement l'un sur l'autre. C'est à ce propos que je vous ai forgé les images de la technique du matelassier, du point de capiton, dont il

faut bien qu'en quelque point le tissu de l'un s'attache au tissu de l'autre. Pour que nous sachions à quoi nous en tenir, au moins sur les limites possibles de ces glissements, les points de capiton laissent quelque élasticité dans les liens entre les deux termes.

C'est bien là-dessus que nous allons reprendre, quand je vous aurai évoqué aussi la fonction de ma quatrième année de séminaire, quand je vous aurai dit qu'en somme parallèlement et symétriquement à ceci, et à quoi aboutissait le dialogue de Joad et d'Abner, il n'y a pas de véritable sujet qui tienne, sinon celui qui parle au nom de la parole. Vous n'avez pas oublié le plan sur lequel parle Joad - *Voici comme ce Dieu vous répond par ma bouche*. Il n'y a pas d'autre sujet que dans la référence à cet Autre. Ceci est symbolique de ce qui existe dans toute parole valable.

De même dans la quatrième année de séminaire, j'ai voulu vous montrer qu'il n'y a pas d'objet, sinon métonymique, l'objet du désir étant l'objet du désir de l'autre, et le désir toujours le désir d'autre chose, très précisément de ce qui manque, l'objet perdu primordialement, en tant que Freud nous le montre comme étant toujours à retrouver. De même il n'y a pas de sens, sinon métaphorique, ou le sens ne surgissant que de la substitution d'un signifiant à un signifiant dans la chaîne symbolique.

C'est très précisément ce qui est connoté dans le travail dont je vous parlais tout à l'heure, et auquel je vous invitais à vous référer, *L'instance de la lettre dans l'inconscient*.

Dans les symboles suivants, respectivement de la métaphore et de la métonymie, S est lié dans la combinaison de la chaîne à S1, le tout par rapport à S2 qui aboutit à ceci que S dans sa fonction métonymique est dans un certain rapport métonymique avec s dans la signification :

$$f(S...S1)S2=S(-)s$$

Métaphore 2

De même c'est dans la substitution de S1 par rapport à S2, rapport de substitution dans la métaphore, que nous avons ceci qui est symbolisé par le rapport de grand S à petit s, qui indique ici - c'est plus facile à dire que dans le cas de la métonymie - la fonction de surgissement, de création du sens :

$$f\left(\frac{S}{S1}\right) S2 \approx S (+)s$$

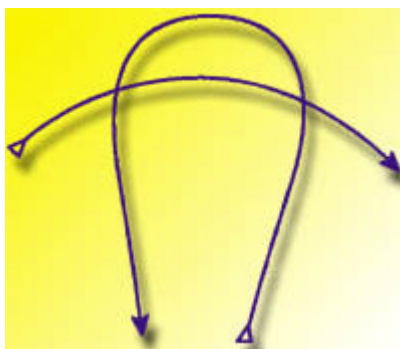
Métaphore 1

Voilà donc où nous en sommes, et maintenant nous allons aborder ce qui va faire l'objet de nos recherches cette année. Pour l'aborder je vous ai d'abord construit un schéma, et je vais vous dire maintenant ce que, pour au moins aujourd'hui, il va nous servir à connoter.

Si nous devons trouver un moyen d'approcher de plus près les rapports de la chaîne signifiante à la chaîne signifiée, c'est par cette grossière image du point de capiton. Mais il est évident, pour que ce soit valable, qu'il faudrait se demander où est le

matelassier. Il est évidemment quelque part ; la place où nous pourrions le mettre sur ce schéma serait tout de même un peu par trop enfantine.

Il peut vous venir à la pensée que puisque l'essentiel des rapports de la chaîne signifiante par rapport au courant du signifié est quelque chose comme un glissement réciproque, et que malgré ce glissement il faut que nous saisissons où se passe la liaison, la cohérence entre ces deux courants, il peut vous venir à la pensée que ce glissement, si glissement il y a, est forcément un glissement relatif ; le déplacement de chacun produit un déplacement de l'autre, et aussi bien ce doit être par rapport à une sorte de présent idéal dans quelque chose comme l'entrecroisement en sens inverse des deux lignes que nous devons trouver quelque schéma exemplaire.



Deux chaînes

Vous le voyez, c'est autour de quelque chose comme cela que nous pourrions grouper notre spéculation.

Cette notion du présent va être extrêmement importante, seulement un discours n'est justement pas un événement ponctiforme à la Russel si je puis dire ; un discours est quelque chose qui a un point, une matière, une texture, et non seulement qui prend du temps, qui a une dimension dans le temps, une épaisseur, qui fait que nous ne pouvons absolument pas nous contenter de présent instantané ; mais en plus ce dont toute notre expérience - tout ce que nous avons dit et tout ce que nous sommes capables de présentifier tout de suite par l'expérience - il est bien clair par exemple que,, si je commence une phrase, vous n'en comprendrez le sens que lorsque je l'aurai finie, parce qu'il est quand même tout à fait nécessaire, c'est la définition de la phrase, que j'en aie dit le dernier mot pour que vous compreniez où en est le premier - nous montre dans l'exemple le plus tangible ce qu'on peut appeler l'action *nachträglich* du signifiant, c'est-à-dire précisément ce que je vous dis sans cesse dans le texte de l'expérience analytique elle-même, comme nous étant donné sur une infiniment plus grande échelle dans l'histoire du passé.

D'autre part il est clair - c'est une façon de s'exprimer - je pense que vous vous êtes aperçus de ceci, en tout cas que je re-souligne dans mon article sur *L'instance de la lettre dans l'inconscient*, d'une façon tout à fait précise et à laquelle provisoirement je vous prie de vous reporter, cette chose que je vous ai exprimée sous cette forme de métaphore topologique, si je puis dire ; il est impossible de représenter dans le même plan le signifiant, le signifié et le sujet. Ceci n'est pas mystérieux ni opaque, c'est démontré d'une façon très simple à propos de la référence au *cogito* cartésien. Je m'abstiendrai d'y revenir maintenant parce que nous allons tout simplement le retrouver sous une autre forme. Ceci est simplement pour vous justifier les deux lignes que nous allons manipuler maintenant, et qui sont celles-ci : le bouchon veut dire le début d'un parcours, et la pointe de la flèche est sa fin ; vous reconnaissez ma

première ligne ici, et l'autre qui vient crocher sur elle après l'avoir deux fois traversée. Je signale simplement que vous ne sauriez confondre ce que représentent ici ces deux lignes : à savoir le signifiant et le signifié, avec ce qu'elles représentent ici qui est légèrement différent, et vous allez voir pourquoi. (a)

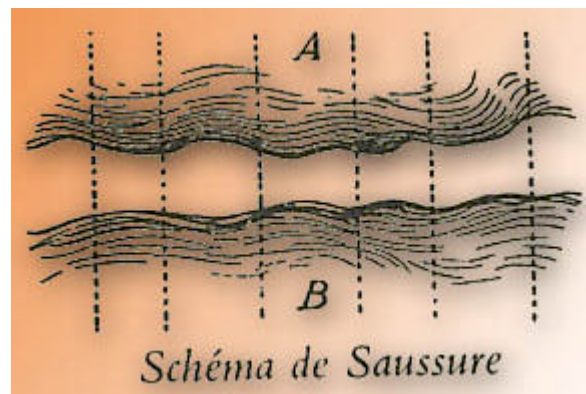


Schéma de Saussure

En effet nous nous plaçons entièrement sur le plan du signifiant. Les effets sur le signifié sont ailleurs, ils ne sont pas directement représentés dans ce schéma. Il s'agit des deux états, des deux fonctions que nous pouvons appréhender d'une suite signifiante. Dans le premier temps de cette première ligne, nous avons la chaîne signifiante en tant qu'elle reste entièrement perméable aux effets proprement signifiants de la métaphore et de la métonymie, ce qui implique l'actualisation possible des effets signifiants à tous les niveaux, à savoir particulièrement jusqu'au niveau phonématique, jusqu'au niveau de l'élément phonologique de ce qui fonde le calembour, le jeu de mots, bref, ce qui dans le signifiant est ce quelque chose avec quoi nous, analystes, nous avons à jouer sans cesse, car je pense que sauf ceux qui arrivent ici pour la première fois, vous devez avoir à vous rappeler comment cela se passe dans le jeu de mots et le calembour. C'est précisément d'ailleurs par cela qu'aujourd'hui nous allons commencer à entrer dans le sujet de l'inconscient, par le trait d'esprit et le *Witz*.

L'autre ligne est celle du discours rationnel dans lequel est déjà intégré un certain nombre de points de repère, de choses fixes, ces choses dans l'occasion ne pouvant strictement être saisies qu'au niveau de ce qu'on appelle les emplois du signifiant, c'est-à-dire ce qui concrètement dans l'usage du discours, constitue des points fixes qui, comme vous le savez, sont très loin de répondre d'une façon univoque à une chose. Il n'y a pas un seul sémantème qui corresponde à une seule chose ou à des choses la plupart du temps fort diverses. Nous nous arrêtons ici au niveau du sémantème, c'est-à-dire de ce qui est fixé et défini par un emploi.



Schéma Pontalis

Cette autre ligne est donc celle du discours courant, commun, tel qu'il est admis dans le code du discours, de ce que j'appellerais le discours de la réalité qui nous est commune. C'est aussi le niveau où se produit le moins de créations de sens, puisque le sens est déjà en quelque sorte donné, et que la plupart du temps ce discours ne consiste qu'en un fin brassage de ce qu'on appelle idéaux reçus, que c'est très précisément au niveau de ce discours que se produit le fameux discours vide dont un certain nombre de mes remarques sur la fonction de la parole et du langage sont parties.

Vous le voyez donc bien, ceci est le discours concret du sujet individuel, de celui qui parle et qui se fait entendre. C'est ce discours que l'on peut enregistrer sur un disque. L'autre est ce que tout cela inclut comme possibilités de décomposition, de réinterprétation, de résonance, d'effets métaphorique et métonymique. L'un va dans le sens contraire de l'autre, pour la simple raison justement qu'ils glissent l'un sur l'autre ; mais l'un recoupe l'autre, et ils se recoupent en deux points parfaitement reconnaissables. Si nous partons du discours, le premier point où le discours rencontre l'autre chaîne que nous appellerons la chaîne proprement signifiante, c'est, du point de vue du signifiant, ce que je viens de vous expliquer, à savoir le faisceau des emplois, autrement dit ce que nous appellerons le code ; et il faut bien que le code soit quelque part pour qu'il puisse y avoir audition de ce discours. Ce code est très évidemment dans le grand A qui est là, c'est-à-dire dans l'Autre en tant qu'il est le compagnon de langage. Cet Autre, il faut absolument qu'il existe, et je vous prie de noter à l'occasion qu'il n'y a absolument pas besoin de l'appeler de ce nom imbécile et délirant qui s'appelle la conscience collective. Un Autre c'est un Autre, il en suffit d'un seul pour qu'une langue soit vivante, il suffit même tellement d'un seul, que cet Autre à lui tout seul peut être aussi le premier temps. Qu'il y en ait un qui reste et qui puisse se parler à lui-même sa langue, cela suffit pour qu'il y ait lui, et non seulement un Autre, mais même deux autres, en tout cas quelqu'un qui le comprenne. On peut continuer à faire des traits d'esprit dans une langue, quand on en est encore le seul possesseur.

Voilà donc la rencontre première au niveau de ce que nous avons appelé le code. Et dans l'autre, la seconde rencontre qui achève la boucle, qui constitue à proprement parler le sens, qui le constitue à partir du code qu'elle a d'abord rencontré, c'est à ce point d'aboutissement. Vous voyez deux flèches qui aboutissent, et aujourd'hui je me dispenserai de vous dire quelle qu'elle est la seconde des flèches qui aboutit ici dans ce point **g** ; c'est le résultat de cette conjonction du discours avec le signifiant comme support créateur de sens : c'est le message.

Ici le sens vient au jour, la vérité qu'il y a à annoncer, si vérité il y a, est là dans le message. La plupart du temps aucune vérité n'est annoncée, pour la simple raison que le discours ne passe absolument pas à travers la chaîne signifiante, qu'il est le pur et simple ronron de la répétition et du moulin à paroles, et qu'il passe quelque part en court-circuit **b** entre et **b'**, et que le discours ne dit absolument rien, sinon de vous signaler que je suis un animal parlant. C'est le discours commun de ces mots pour ne rien dire, grâce à quoi on s'assure qu'on n'a pas en face de soi affaire à simplement ce que l'homme est au naturel, à savoir une bête féroce.

Ces deux points, **b** et **b'**, comme nœud minimum du court-circuit du discours, sont très facilement reconnaissables. C'est précisément l'objet au sens de l'objet métonymique dont je vous ai parlé l'année dernière; c'est d'autre part le Je en tant qu'il indique dans le discours lui-même, la place de celui qui parle. Observez bien que dans ce schéma vous pouvez toucher d'une façon sensible à la fois ce qui lie et ce qui distingue la vérité parfaitement et immédiatement accessible à l'expérience linguistique, mais que l'expérience freudienne de l'analyse recoupe de la distinction au moins principielle qu'il y a entre ce Je, qui n'est rien d'autre que la place de celui qui parle dans la chaîne du discours, qui n'a même pas besoin d'ailleurs d'être désigné par un Je, et d'autre part le message, c'est-à-dire cette chose qui nécessite absolument au minimum l'appareil de ce schéma pour exister. Il est totalement impossible de faire sortir un message quelconque, ni une parole d'une façon en quelque sorte irradiante et concentrique, de l'existence d'un sujet quelconque, s'il n'y a pas toute cette complexité. Il n'y a pas de parole possible pour la bonne raison que la parole suppose précisément l'existence d'une chaîne signifiante, ce qui est une chose dont la genèse est loin d'être simple à obtenir - nous avons passé un an pour y arriver - et ce qui suppose l'existence d'un réseau des emplois, autrement dit de l'usage d'une langue ; ce qui suppose en outre tout ce mécanisme qui fait que quoi que vous disiez en y pensant, ou en n'y pensant pas, quoi que vous formuliez, une fois que vous êtes entré dans la roue du moulin à paroles, votre discours en dit toujours plus que ce que vous n'en dites, et très évidemment en se fondant, par le seul fait qu'il est parole, sur l'existence quelque part de ce terme de référence qu'est le plan de la vérité, de la vérité en tant que distincte de la réalité, quelque chose qui fait entrer en jeu le surgissement possible de nouveaux sens introduits dans le monde, dans la réalité, y introduit littéralement, non pas les sens qui y sont, mais les sens qu'elle en fait surgir.

Vous avez là, irradiant du message, d'une part, du Je, d'autre part, le sens de ces petits ailerons que vous voyez là : deux sens divergents, l'un qui va du Je vers l'objet métonymique et vers l'Autre, à quoi correspond symétriquement, le message par la voie de retour du discours, la direction du message vers l'objet métonymique et vers l'Autre, tout cela provisoirement je vous prie de le relever. Sur le schéma, vous verrez que cela nous sera d'un grand usage, ce qui peut vous sembler aller de soi, la ligne qui va du Je vers l'Autre, et la ligne qui va du Je vers l'objet métonymique, et vous verrez à quoi correspondent les deux autres lignes formidablement passionnantes et remplies d'intérêt, qui vont du message vers le code, car précisément cette ligne de retour existe ; si elle n'existait pas il n'y aurait, comme le schéma lui-même vous l'indique, pas le moindre espoir de création de sens. C'est précisément dans l'inter-jeu entre le message et le code, et aussi dans le retour du code au message, que va jouer la dimension essentielle dans laquelle nous introduit de plein pied le trait d'esprit. C'est là que pendant un certain nombre de leçons je pense, nous nous maintiendrons pour voir tout ce qui peut s'y passer d'extraordinairement suggestif et indicatif. D'autre part cela nous donnera une occasion de plus de saisir la relation de dépendance où est l'objet métonymique, ce fameux objet qui n'est jamais cet objet, toujours situé ailleurs, qui est toujours autre chose, dont nous avons commencé à nous occuper l'année dernière.

Maintenant abordons ce *Witz*. Le *Witz*, qu'est-ce que cela veut dire ? On l'a traduit par le *trait d'esprit*, on a dit le *mot d'esprit*. Je passe tout de suite sur les raisons pour lesquelles je préfère le trait d'esprit.

Le *Witz* veut tout de même aussi dire *l'esprit*. L'esprit, pour tout dire, a tout de suite été l'apport qui se présente à nous dans une extrême ambiguïté, car en fin de compte un trait d'esprit c'est l'objet, à l'occasion, de quelque dépréciation, c'est légèreté, manque de sérieux, fantaisie, caprice. Quant à l'esprit, on s'arrête, on y regarde à deux fois avant de parler de la même façon de l'esprit. Malgré tout, l'esprit, dans le sens d'un homme spirituel, n'a pas une excessivement bonne réputation, c'est tout de même bien autour de cela que gît le centre de gravité de la notion de l'esprit, et il convient de lui laisser toutes ses ambiguïtés, jusqu'à, y compris, l'esprit au sens large, cet esprit qui sert évidemment trop souvent de pavillon à des marchandises douteuses, l'esprit du spiritualisme.

Cet esprit, nous pouvons le centrer sur le trait d'esprit, c'est-à-dire sur quelque chose qui paraît en lui le plus contingent, le plus caduc, le plus offert à la critique. C'est bien dans le génie de la psychanalyse de faire des choses comme cela, et c'est pour cela déjà que nous n'avons pas à nous étonner que ce soit en somme le seul point de l'œuvre de Freud où soit mentionné à proprement parler ce qu'on décore ailleurs d'une grande majuscule, à savoir Esprit. Néanmoins il n'en reste pas moins encore que cette parenté entre les deux pôles du terme esprit ait donné lieu depuis toujours aux querelles de la tablature.

A la vérité il serait amusant de vous évoquer, par exemple dans la tradition anglaise où c'est le terme *Wit* qui est encore plus nettement ambigu que le *Witz*, et même que l'esprit en français, les discussions sur le vrai, l'authentique esprit, le bon esprit pour tout dire, et puis sur le mauvais esprit, c'est-à-dire cet esprit avec lequel les faiseurs de pirouettes amusent le monde. Comment distinguer cela ? Les difficultés dans lesquelles les critiques sont entrés, sont la seule chose à laquelle il faudrait bien qu'on se réfère. Et cela continue encore après le XVIIIe siècle, avec Addison, Pope, etc. au début du XIXe siècle. Dans l'école romantique anglaise, la question du *Wit* n'a pas pu ne pas être au premier plan et à l'ordre du jour, et à cet égard les écrits de Hazlitt sont aussi quelque chose de bien significatif, et quelqu'un dont nous aurons l'occasion de parler, Coleridge (3), est encore bien celui qui a été le plus loin dans cette voie.

Je pourrais vous dire cela également pour la tradition allemande, et en particulier de la conjonction, de la promotion au premier plan de l'esprit et du christianisme littéraire qui a suivi une évolution strictement parallèle en Allemagne, où la question essentielle du *Witz* est au cœur de toute spéculation romantique allemande, c'est-à-dire de quelque chose qui, du point de vue historique et du point de vue aussi de la situation de l'analyse, aura de nouveau à retenir notre attention.

Ce qui est tout à fait frappant, c'est à quel point arrive la critique autour de la fonction du *Witz* ou du *Wit*, à laquelle je dois dire il n'y a rien qui corresponde dans ce lieu, et quoique - vous le savez - les seules personnes qui s'en soient sérieusement occupé étant uniquement chez nous les poètes, c'est-à-dire que dans cette période du XIXe siècle, la question, non seulement est vivante, mais est au cœur de Beaudelaire et de Mallarmé ; mais d'ailleurs elle n'y a jamais été, même dans des essais, que du point de vue critique, je veux dire du point de vue d'une formulation intellectuelle du problème.

Le point décisif est ceci. Le fait est que, quoique ce soit que vous lisiez sur le sujet du

problème du *Witz* ou du *Wit*, vous arrivez toujours à des impasses extrêmement sensibles, que seul le temps m'empêche de vous développer aujourd'hui - j'y reviendrai. Il faut que j'efface cette partie de mon discours, et qu'il témoigne, je vous le prouverai ultérieurement, quel saut, quelle franche rupture, quelle différence de qualité et de résultat est constitué par l'œuvre de Freud.

Freud n'avait pas fait cette enquête à laquelle je viens de vous faire allusion, celle de toute la tradition européenne sur le sujet du *Witz* - j'ai laissé de côté encore une autre, la principale, la tradition espagnole, parce qu'elle est trop importante pour que nous n'ayons pas dans la suite à y revenir abondamment - Freud ne l'avait pas fait, il nous dit ses sources, elles sont claires : ce sont trois livres fort sensés, fort lisibles, de ces braves professeurs allemands de petites universités, qui avaient le temps de réfléchir paisiblement, et qui vous faisaient des choses pas pédantes du tout, et qui s'appellent respectivement K. Fischer, Friedrich Theodor Vischer et T. Lipps, professeur munichois qui a écrit certainement la chose la meilleure des trois, et qui va fort loin, pour tout dire qui va vraiment tendre les bras à la rencontre de la recherche freudienne. Simplement si T. Lipps n'avait pas été tellement soucieux de la respectabilité de son *Witz*, s'il n'avait pas voulu qu'il y en ait de faux et de vrais, il aurait été certainement beaucoup plus loin.

C'est au contraire ce que n'a absolument pas retenu Freud. Freud avait l'habitude de se commettre, et c'est pour cela qu'il a vu beaucoup plus clair ; c'est aussi parce qu'il a vu les relations structurales qu'il y a entre le *Witz* et l'inconscient. Sur quel plan les a-t-il vues ? Uniquement sur le plan qu'on peut appeler formel. J'entends formel, non pas au sens de jolies formes, des rondeurs de tout ce avec quoi on essaye de vous replonger dans l'obscurantisme le plus noir ; je parle de la forme au sens où on l'entend par exemple dans la théorie littéraire, parce qu'il y a encore une autre tradition dont je ne vous ai pas parlé, mais c'est aussi parce que j'aurai à y revenir souvent, tradition née récemment, la tradition tchèque. Le groupe qui a formulé le formalisme dont nous croyons ici que cette référence a un sens vague, pas du tout, c'est simplement votre ignorance qui vous fait croire cela, le formalisme est une école critique littéraire qui a un sens extrêmement précis, et que l'organisation d'Etat qui se place là-bas du côté du sputnik, persécute depuis quelque temps déjà.

Enfin quoi qu'il en soit, c'est au niveau précisément de ce formalisme, c'est-à-dire d'une théorie structurale du signifiant comme tel, que se place d'emblée Freud, et le résultat n'est pas douteux, il est même tout à fait convaincant : c'est une clef qui va permettre d'aller beaucoup plus loin. Je n'ai pas besoin de vous demander, après vous avoir demandé de lire de temps en temps mes articles, de lire quand même, puisque je vous parle cette année du *Witz*, le livre de Freud, *Der Witz und seine Beziehung zum Unbewußten*. Cela me paraît la moindre des choses. Quand vous verrez l'économie de ce livre, vous verrez qu'il est fondé sur ceci que Freud part de la technique du mot d'esprit et qu'il y revient toujours, et que c'est appuyé sur la technique du mot d'esprit.

Qu'est-ce que cela veut dire pour lui ? Cela veut dire *technique verbale*, comme on dit et comme je vous dis plus précisément technique du signifiant. C'est parce qu'il parle de la *technique du signifiant*, et qu'il y revient sans cesse, que véritablement il débrouille le problème. Il y fait apparaître des plans, c'est-à-dire que tout d'un coup on voit avec la plus grande netteté ce qu'il faut savoir reconnaître et distinguer pour ne pas se perdre dans des confusions perpétuelles du signifié et des pensées qui ne permettent absolument pas de s'en sortir. Tout d'un coup on voit qu'il y a un problème de l'esprit par exemple, et qu'il y a un problème du comique, que ce n'est pas la même chose, de même que le problème du comique et le problème du rire. Cela a beau de temps en temps aller ensemble, et même tous les trois s'embrouiller, ce n'est quand

même pas non plus le même problème.

Le problème de l'esprit, pour s'éclairer, part chez Freud de la technique signifiante. C'est de là que nous allons partir avec lui, et chose très curieuse, ceci qui se passe à un niveau dont assurément il n'est pas tout de suite indiqué que ce soit le niveau de l'inconscient, c'est précisément de là, et pour des raisons profondes qui tiennent à la nature même de ce dont il s'agit dans le *Witz*, c'est précisément en regardant là que nous en verrons le plus sur ce qui n'est pas tout à fait là, qui est à côté, qui est l'inconscient, et qui justement ne s'éclaire et ne se livre que quand on regarde un peu à côté. Vous trouvez là d'ailleurs quelque chose que vous allez tout le temps trouver dans le *Witz*, c'est la nature du *Witz* qui est ainsi quand vous regardez là, c'est ce qui vous permet de regarder où ça n'est pas.

Commençons avec Freud par les clefs de la technique du signifiant. Freud ne s'est pas cassé pour trouver ses exemples; presque tous les exemples qu'il nous donne, et qui peuvent vous apparaître un peu terre à terre et de valeur inégale, sont pris à ses professeurs respectivement K. Fischer, F. T. Vischer et T. Lipps, c'est pourquoi je vous ai dit l'estime dans laquelle je les tenais.

Il y a une autre source quand même dont Freud est véritablement pénétré, c'est Heinrich Heine. C'est à elle qu'il prend le premier exemple qui est ce mot merveilleux qui fleurit dans la bouche de Hirsch Hyacinthe, collecteur juif de Hambourg, besogneux et famélique, qu'il retrouve aux bains de Lucques. Si vous voulez faire une lecture pleine sur le *Witz*, il faudrait que vous lisiez *Reisebilder* (4). Il est stupéfiant qu'il ne soit pas un livre classique. On trouve dans *Reisebilder*, un passage dans la partie italienne, sur les bains de Lucques, et c'est là qu'avec ce personnage inénarrable de Hirsch Hyacinthe, sur les propriétés duquel j'espère avoir le temps de vous dire encore quelque chose, et parlant avec lui, il obtient cette déclaration qu'il a eu l'honneur de soigner les cors aux pieds du grand Rothschild, Nathan le Sage, et que pendant ce temps il se disait, lui Hirsch Hyacinthe, un homme important, car pendant qu'il lui rognait les cors, il pensait que Nathan le Sage prévoyait tous les courtiers qu'il enverrait aux rois, et que si lui, Hirsch Hyacinthe, lui rognait un peu trop le cor au pied, il en résulterait dans les hauteurs cette irritation qui ferait que Nathan rognerait lui aussi un peu plus sur le cuir des rois.

Et de fil en aiguille, il nous parle aussi d'un autre Rothschild qu'il a connu, à savoir Salomon Rothschild, et qu'un jour où il s'annonçait comme Hirsch Hyacinthe, il lui fut répondu dans un langage débonnaire - *Moi aussi je suis le collecteur de la loterie, je ne veux pas que mon collègue entre dans la cuisine*. Et, s'écrit Hirsch Hyacinthe, *il m'a traité d'une façon tout à fait famillonnaire*.

Voilà sur quoi s'arrête Freud, qui est complété par ce très joli : qu'est-ce que c'est ? Un néologisme, un lapsus, un trait d'esprit ? C'est un trait d'esprit assurément, mais le fait que j'ai pu poser les deux autres questions, déjà nous introduit dans une ambiguïté du signifiant, dans l'inconscient (lapsus)(b) en effet... - qu'est-ce que Freud va nous dire ? - nous reconnaissons là-dedans le mécanisme de la condensation matérialisée dans le matériel du signifiant, une espèce d'emboutissage à l'aide de je ne sais quelle machine, entre deux lignes de chaîne signifiante : Salomon Rothschild m'a traité d'une façon tout à fait familière, et puis en-dessous, Freud fait le schéma, signifiant aussi, il y a : *millionnaire*, et alors il y a *ère/aire* des deux côtés, *mili/milli* aussi des deux côtés. Ca se condense et dans l'intervalle apparaît *famillonnaire*.

Essayons de voir un peu ce que cela donne sur ce schéma (c). Je suis forcé d'aller un

peu vite, mais j'ai quand même là quelque chose à pointer.

Le discours, c'est évidemment ce qui part du "Je", ce qui va à "l'Autre". On peut le schématiser là en allant vers "l'Autre". On peut aussi, ce qui est plus correct, voir que tout discours partant de "l'Autre", quoi que nous en pensions, part et vient, se réfléchit sur le "Je", parce qu'il faut bien qu'il soit pris dans l'affaire, et il file vers le message ; et cela veut simplement annoncer au second temps l'invocation de l'autre chaîne principielle du discours - *J'étais avec Salomon Rothschild, tout à fait familier*, retour à "l'Autre", au deuxième temps.

Cependant, de par la mystérieuse propriété des *mil* et des *aire* qui sont dans l'un et dans l'autre, quelque chose corrélativement - n'oubliez pas que ces deux lignes sont quand même deux lignes qui n'ont d'intérêt que si les choses circulent en même temps sur cette ligne - quelque chose s'émeut qui est l'ébranlement de la chaîne signifiante élémentaire comme telle, et qui va ici au premier temps de l'ébauche du message se réfléchir sur l'objet métonymique qui est "*mon millionnaire*", car l'objet métonymique schématisé de mon appartenance est ce dont il s'agit pour Hirsch Hyacinthe ; c'est "*son*" millionnaire qui en même temps n'est pas son millionnaire, parce que c'est bien plutôt le millionnaire qui le possède, de sorte que cela ne se passe pas. C'est précisément parce que cela ne se passe pas que ce *millionnaire* vient se réfléchir au second temps, c'est-à-dire en même temps que l'autre. La façon *familière* est arrivée là.

Dans le troisième temps *millionnaire* et *familière* viennent se rencontrer et se rejoindre au message, pour faire le *famillionnaire*. Cela peut vous sembler tout à fait puéril à trouver, et encore que c'est bien parce que c'est moi qui ai fait le schéma. Seulement quand cela aura collé comme ça pendant toute l'année, vous vous direz peut-être que le schéma sert à quelque chose. Il a tout de même un intérêt, c'est que grâce à ce qu'il nous présente d'exigence topologique, il nous permet de mesurer nos pas quant à ce qui concerne le signifiant, à savoir que tel qu'il est fait, et de quelque façon que vous le parcouriez, il limite tous nos pas ; je veux dire que chaque fois qu'une chose consistera à faire un pas, il exigera que nous n'en fassions pas plus de trois élémentaires.

Vous allez vous apercevoir que c'est à cela que tendent les petits bouchons de départ et les pointes de flèches ainsi que les ailerons qui concernent les segments qui doivent toujours être dans une position seconde intermédiaire, les autres sont ou bien initiaux ou bien terminaux.

Donc en trois temps, les deux chaînes, celle du discours et celle du signifiant, sont arrivées à converger au même point, au point du message. Cela fait que Monsieur Hirsch Hyacinthe a été traité d'une façon tout à fait *famillionnaire*. Ce message est tout à fait incongru en ce sens qu'il n'est pas reçu, il n'est pas dans le code. Tout est là. Le message en principe est fait pour être dans un certain rapport de distinction avec le code, mais là c'est sur le plan du signifiant lui-même que manifestement il est en violation du code ; de la définition que je vous propose du trait d'esprit, en ce sens qu'il s'agit de savoir ce qui se passe, ce qui est la nature de ce qui s'y passe, et le trait d'esprit est constitué par ceci que le message, qui se produit à un certain niveau de la production signifiante, contient de par sa différence, de par sa distinction d'avec le code, il prend de par cette distinction et cette différence, valeur de message. Le message gît dans sa différence même d'avec le code.

Comment cette différence est-elle sanctionnée ? C'est là le deuxième plan dont il

s'agit. Cette différence est sanctionnée comme trait d'esprit par l'Autre, et ceci est indispensable, et ceci est dans Freud, car il y a deux choses dans le livre de Freud sur le trait d'esprit : c'est la promotion de la technique signifiante, la référence expresse à l'Autre comme tiers, que je vous serine depuis des années, qui est absolument articulée dans Freud par la deuxième partie tout spécialement, de son ouvrage, mais forcément depuis le début, perpétuellement, par exemple Freud nous promet que la différence du trait d'esprit et du comique tient en ceci par exemple, que le comique est duel. Comme je le dis, le comique est la relation duelle, mais il faut qu'il y ait le tiers Autre pour qu'il y ait le trait d'esprit, et en effet cette sanction du tiers Autre, qu'il soit supporté par un individu ou pas, est absolument essentielle. L'Autre envoie la balle, c'est-à-dire (le) range dans le code en tant que trait d'esprit ; il dit dans le code que *Ceci est un trait d'esprit*. C'est essentiel, de sorte que si personne ne le fait, il n'y a pas de trait d'esprit. Autrement dit, si *famillionnaire* est un lapsus, et si personne ne s'en aperçoit, ça ne fait pas un trait d'esprit. Mais il faut que l'Autre le codifie comme trait d'esprit.

Et troisième élément de la définition : il est inscrit dans le code de par cette intervention de l'Autre, que ce trait d'esprit a une fonction qui a un rapport avec quelque chose de tout à fait situé profondément au niveau du sens, et qui est, je ne dis pas une vérité - je vous illustrerai à propos de cet exemple que ce n'est pas en tant que *famillionnaire* que nous faisons des allusions subtiles à propos de je ne sais quoi qui serait la psychologie du millionnaire et du parasite par exemple ; bien sûr cela contribue beaucoup, à notre plaisir, et nous y reviendrons mais je vous pose dès aujourd'hui que le trait d'esprit, si nous voulons le chercher, et avec Freud, car Freud nous conduira aussi loin que possible dans ce sens où est sa pointe, puisque de pointe il s'agit et pointe il y a, son essence tient en quelque chose qui a rapport à quelque chose de tout à fait radical dans le sens de la vérité, à savoir ce que j'ai appelé ailleurs - dans mon article sur *L'instance de la lettre* - quelque chose qui tient essentiellement à la vérité, qui s'appelle la dimension d'alibi de la vérité, à savoir que dans quelque point que nous puissions, et en entraînant chez nous je ne sais quelle diplopie mentale, vouloir serrer de près quel est le trait d'esprit, ce dont il s'agit, ce qui fait expressément le trait d'esprit, c'est de désigner et toujours à côté, et de n'être vu que précisément en regardant ailleurs. C'est là-dessus que nous reprendrons la prochaine fois. Je vous laisse certainement sur quelque chose de suspendu, sur une énigme, mais je crois au moins avoir posé les termes mêmes auxquels je vous montrerai par la suite que nous devons nécessairement nous rallier

NOTES

1. Sigmund Freud, *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*, NRF, Gallimard.
2. Séminaire sur La Lettre volée, *Les Écrits*, Seuil. 41.
3. Samuel Taylor Coleridge (1772-1834), poète critique et philosophe anglais.
4. Heinrich Heine (1826), *Reisebilder*, Tome III, 2ème partie, chap. 8.

NOTES DU TRANSCRIPTEUR:

(a) cette phrase est plus lisible si on rajoute le schéma de De Saussure

(b) Cette phrase est à reprendre : "Qu'est-ce que c'est : un néologisme, un lapsus, un trait d'esprit ? C'est un trait d'esprit assurément, mais le fait que j'ai pu poser déjà là les deux autres questions, déjà nous introduit dans une ambiguïté, dans le signifiant dans l'inconscient (lapsus de Lacan?) je propose : une ambiguïté du signifiant dans l'inconscient et en effet qu'est-ce que Freud va nous dire ? ... " Le lapsus, est peut-être un rajout du transcripateur et

non pas de Lacan ou alors c'est de lui, c'est plausible. L'emboutissement du signifiant, le ça se bouscule au portillon peut donner aussi bien un lapsus qu'un trait d'esprit.

(c) Ce graphe du famillionnaire n'a pas été reconstruit dans la version de Miller au Seuil, il doit être reconstitué, car Lacan a du retracer les trajets de ce trait d'esprit au tableau. C'est la raison pour laquelle cette reconstitution hypothétique ne pourrait être mise qu'en marge du texte. Ce serait un cinémato-graphe traçant les parcours de cette condensation de "familère" et de "millionnaire" qui forme le "famillionnaire" en cinq temps, tels que Lacan les décrit dans son texte.

Télécharger ce document au format PDF (xxxK)

Groupe de Travail Lutecium - www.lutecium.fr